

PROLOGUE

Kristallnacht, 9 novembre 1938
La nuit de Cristal

*D*ans le noir, le cerveau peut jouer des tours. C'est ce que je me dis quand les bruits commencèrent à parvenir à mes oreilles, d'abord faibles, comme les gouttelettes d'une fontaine, suivis de fracas lointains qui fendirent l'air et le firent voler en éclats. Je me frottai les yeux, encore tout endormie, tendis le bras pour attraper mes lunettes et regardai à travers la fenêtre au-dessus de mon bureau. La pendule en argent sur mon bureau indiquait qu'il était plus d'une heure et demie du matin. C'était le 9 novembre, le quinzième anniversaire de l'échec du putsch de la Brasserie, une période de commémorations et de célébrations nationales-socialistes à travers toute l'Allemagne pour les nazis martyrisés. Tout le monde aurait dû être endormi, mais d'autres bruits tout aussi inquiétants emplissaient l'air.

Des rires et des railleries étouffés filtraient à travers ma fenêtre. J'ouvris le loquet et j'entendis les voix se propager dans Munich, semblant venir de tous côtés, de tous les coins de la ville, de la terre elle-même. Des voix indistinctes, brisées dans l'air, qui scandaient *Juden, Juden, Juden*, me montèrent aux oreilles. Le déluge de colère et de haine me fit frissonner.

J'allumai la lampe de mon bureau et une lueur d'un jaune blafard tomba sur les papiers posés sur le sous-main – j'avais passé de longues heures à étudier avant d'aller me coucher.

Je frottai mes yeux fatigués, remis mes lunettes, me pris le visage au creux des mains et regardai à travers la vitre tachée de suie de la fenêtre de ma chambre au troisième étage sur Rumfordstrasse.

Je portai mon regard au-delà de la flèche semblable à une aiguille de l'église Saint-Pierre, « le vieux Pierre » comme l'appelaient ma mère et mon père, et au-delà des bâtiments de pierre qui bordaient les rues ; de la fumée s'élevait en spirale jusqu'aux nuages qui cachaient la pleine lune. Des flammes vacillaient à l'horizon tandis que la fumée noire se répandait dans le ciel comme de l'encre dans de l'eau.

Munich était fait de pierre et de bois, et les pompiers ne tarderaient pas à arriver pour éteindre l'incendie. Une sensation que j'avais éprouvée plusieurs fois me noua le ventre. Elle me rappelait la fois où, alors âgée de sept ans, je m'étais éloignée de ma mère dans un grand magasin, alors que nous venions d'arriver à Munich. Une peur particulière m'avait envahie. Un vieux monsieur bienveillant, vêtu d'un costume bleu qui sentait le tabac et l'eau de Cologne épicée, m'avait aidée à retrouver ma mère. Il parlait allemand avec un fort accent et portait une calotte sur ses cheveux gris. Ma mère m'avait prise dans ses bras et avait oublié la colère que je lui avais inspirée en m'éloignant d'elle. Plus tard, elle m'avait dit que si ce monsieur juif n'avait pas été là, quelqu'un aurait pu m'enlever. Sa voix était calme et monocorde, elle n'avait rien de commun avec les voix qui s'élevaient maintenant derrière ma fenêtre.

Cette soirée de novembre raviva cette vieille terreur en moi, point culminant accablant, comme des briques empilées les unes sur les autres, des changements que la ville avait connus à mesure que le national-socialisme gagnait du terrain, d'abord à petits pas insidieux, puis à pas de géant. Mes amies juives, qui avaient été nombreuses, depuis que le vieux monsieur avait été mon sauveur, des années plus tôt, s'étaient maintenant éloignées de moi, et la plupart m'avaient

dit que j'étais mieux sans elles. Entendre cela m'avait fait de la peine, de même que les voir prendre leurs distances. J'aurais voulu conserver leur amitié, même si elles préféraient ne pas être vues ou entendues, même si elles restaient à l'abri chez elles, comme des petites souris secrètes et silencieuses.

En 1938, le Reich exerça son incrimination et sa répression non seulement sur ma famille, mais sur tout citoyen qui n'était pas un nazi inconditionnel. Parfois, la tension qui faisait vibrer Munich frisait la paranoïa et il régnait une excitation épouvantable et glaçante qui s'accompagnait d'un prix terrible – vous ne pouviez jamais savoir quand la Gestapo viendrait chercher un voisin ou vous chercher, *vous*.

Tandis que ces pensées se bouscuaient dans mon esprit, l'incendie se propagea. Le ciel reflétait maintenant un mélange infernal de jaune et d'orange flamboyant, strié d'énormes bouquets noirs. Puis, un nouveau fracas retentit, des bruits de métal déchiré et de verre brisé, mais aucune sirène ne se fit entendre.

Âgée de seize ans, j'étais trop jeune pour quitter la maison de mes parents sans permission, mais assez grande pour être curieuse de ce que je voyais et entendais – et pour en avoir peur. Je remontai le couloir sur la pointe des pieds et jetai un coup d'œil dans la chambre de mes parents. Ils dormaient paisiblement sous leurs couvertures, leurs poitrines se soulevant et s'abaissant au rythme de leur respiration.

Je retournai dans ma chambre à pas feutrés, éteignis la lampe et essayai de me rendormir tout en craignant pour la ville où j'habitais.

— Talya ! cria ma mère à la porte de ma chambre, le lendemain matin.

Je me redressai brusquement dans mon lit.

— Oui ?

Mary, ma mère, tapait du pied, comme elle le faisait toujours quand elle s'était réveillée trop tard.

— Tu vas être en retard à l'école.

Elle s'éloigna dans le couloir en direction de la cuisine, sa robe noire bruissant autour de son corps, les talons de ses chaussures claquant sur le parquet. Ma mère ne s'était jamais départie de son allure bourgeoise, même si vivre en Allemagne après avoir quitté notre maison en Russie était plus dur que mes parents ne s'y étaient attendus. Quelle que soit l'heure de la journée, elle semblait toujours apprêtée comme si elle était sur le point d'aller faire des courses. Une autre habitude qu'elle refusait d'abandonner était celle de m'appeler par mon diminutif. Cette manie m'agaçait, car je n'étais plus une enfant — j'avais eu seize ans le 16 mai. Toutes mes amies, et, bien sûr, les garçons que je connaissais et que j'aimais bien, au lycée, m'appelaient par mon prénom complet — Natalya.

— Il n'y a pas classe aujourd'hui — c'est férié.

Je bâillai et tendis le cou vers la fenêtre pour voir si l'incendie brûlait encore.

Ma mère revint, les yeux lançant des éclairs tant ma somnolence l'irritait.

— Herr Hitler a supprimé ce jour férié. Herr Hess va prononcer une allocution ce soir. Peu importe qu'il y ait classe ou non. Si ce n'est pas le cas, tu pourras me trouver du fil à tricoter pour que je puisse reprendre les chaussettes de ton père.

J'étais perplexe. Si ce n'était pas un jour férié, les commerces seraient-ils ouverts ou fermés ? Par ailleurs, trouver des articles de mercerie devenait de plus en plus difficile, les réserves de tissu se tarissant à cause des besoins de plus en plus grands de la Wehrmacht.

Je me lavai, m'habillai et me joignis à mes parents à la table du petit déjeuner.

— Tu as vu l'incendie ? demandai-je à ma mère après m'être assise.

Ma mère s'affaira avec les casseroles sur la cuisinière et ne répondit pas. Mon père, Peter, porta à sa bouche une cuillerée

de bouillie de flocons d'avoine et me lança un regard sévère. Il plissa les yeux et dit :

— Des voyous. Quelles bêtises !

Il mangea sa bouchée et pointa sa cuillère sur moi.

— Ne t'approche pas d'eux.

— Comment sais-tu que c'étaient des voyous ? demandai-je.

Les sourcils noirs de mon père se rejoignirent au-dessus de l'arête de son nez.

— Il y a beaucoup de gens qui rechignent à parler, ces temps-ci, mais certains le font, même de bonne heure le matin, quand les voisins se rassemblent dans le couloir.

— Je ne fréquente pas de fauteurs de troubles, lui assurai-je en attaquant ma bouillie d'avoine.

Contrairement à ma mère, qui était plus enjouée, mon père avait une approche de la vie très sérieuse, qui convenait bien au partisan d'une discipline stricte qu'il était. Adolescente, je supportais mal les ordres absolus qu'il débitait comme autant de platitudes. *Non* et *Certainement pas* étaient les mots de son vocabulaire qui revenaient le plus souvent.

Après le petit déjeuner, je regagnai ma chambre et m'attalai à nouveau au problème d'algèbre auquel j'avais travaillé la veille au soir. Contrariée de ne pas réussir à le résoudre, je jetai la feuille de papier ennuyeuse et le stylo à côté de ma leçon de biologie. Le livre était ouvert à sa page de titre, sur laquelle un aigle aux ailes déployées était perché sur un cercle contenant le swastika ; son encre noire luisait comme s'il avait été imprimé la veille. Nous vivions avec ces symboles au quotidien – nous n'avions pas le choix.

Je nettoyai mes lunettes et me demandai si je pouvais sortir furtivement pour aller voir mon amie Lisa Kolbe. Elle connaissait mieux que moi les choses de la vie. Je la trouvais plus jolie, plus extravertie, et sa conception des choses – héritée de ses parents allemands et très différente de celle que je m'étais forgée en vivant sous le toit de mon père russe – était

moins mélancolique que la mienne. J'admiraï aussi la façon que Lisa avait de se faire des amis. Nous nous connaissions depuis des années parce que nous n'avions que quelques mois d'écart et habitions le même immeuble.

Soudain, deux coups frappés au plafond de l'appartement du dessous résonnèrent sur le sol. Ils étaient légers, mais je les sentis vibrer dans mes chaussures. Lisa m'adressait notre vieux signal pour que nous nous retrouvions. J'enfilai mon manteau et me dirigeai vers le salon.

Mon père finissait son thé et lisait un livre interdit – une traduction allemande de la *Summa Theologica* de saint Thomas d'Aquin. Il le gardait, avec quelques autres livres interdits, caché derrière la bibliothèque. Il n'aurait jamais lu un livre interdit en public, et comme nous restions toujours entre nous, il était peu probable que cette cachette soit découverte.

Je l'observai un moment comme il savourait les mots qu'il lisait. Bientôt, il poserait son livre et irait à la pharmacie où il travaillait comme assistant – un poste similaire à celui qu'il avait en Russie avant que nous ne venions nous installer à Munich.

Ma mère me donna des *Reichsmark* pour acheter du fil noir si toutefois je trouvais une boutique ouverte. Auparavant, mon père m'avait donné un avertissement strict : *Surtout, contente-toi de t'occuper de tes affaires*. J'embrassai mes parents pour leur dire au revoir, sortis dans le couloir poussiéreux et pris soin de descendre les marches sans faire de bruit. Lisa se tenait dans le couloir plongé dans une semi-obscurité, vêtue de ses collants et de sa veste, le visage partiellement éclairé par l'unique ampoule en haut de l'escalier. Ses cheveux blonds, presque argentés, avaient une coupe au carré élégante, qui encadrait son visage. Les lèvres aux coins retroussés, que je connaissais si bien, affichaient comme d'habitude un sourire espiègle.

— Alors, où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Acheter du fil à tricoter.

— Palpitant, dit-elle, feignant de bâiller.

— Je sais.

— Mes parents sont partis travailler.

Son sourire s'élargit et se fit encore plus malicieux.

— Nous devons absolument aller voir ce qui s'est passé hier soir !

J'étais aussi enthousiaste qu'elle à l'idée de découvrir ce qui s'était passé et tout à fait disposée à contrevenir aux ordres de mon père. Nous descendîmes en courant les marches restantes et sortîmes de l'immeuble. Une odeur persistante de bois brûlé flottait dans l'air.

— Tu as vu l'incendie ? demandai-je tandis que nous marchions dans les rues étroites du centre-ville.

À l'ouest, les tours jumelles de la Frauenkirche¹ se dressaient, menaçantes, au-dessus de la place centrale de Marienplatz².

— Seulement le rougeoiement dans le ciel.

Nous étions captivées par l'atmosphère étrange de la journée. Les rues étaient calmes, mais ici et là, des gens passaient, marchant à grandes enjambées, les yeux baissés, nous lançant à peine un coup d'œil. Certains d'entre eux disparaissaient dans des ruelles comme des fantômes dans les ténèbres.

Plusieurs jeunes gens étaient assis sur des bancs et fumaient des cigarettes, ou étaient adossés à des bâtiments, avec l'air de lutter contre les effets d'une longue nuit bien arrosée. Ils faisaient partie des SA, les « Chemises brunes », comme on les appelait. Un gars particulièrement revêche, à la mâchoire lourde et aux cheveux blond-roux, nous ordonna de nous arrêter.

— *Juden* ? demanda-t-il.

Nous secouâmes la tête et répondîmes *Nein*, et une fois que nous lui eûmes présenté nos justificatifs scolaires, il nous laissa partir.

1. Cathédrale Notre-Dame.

2. Place Sainte-Marie.

—Ils ne voient pas que nous ne sommes pas juives ?
demanda Lisa.

Je savais qu'elle essayait de plaisanter. Son ton était empreint d'ironie. L'une de nos plus chères amies, une fille juive que nous n'avions pas vue depuis plusieurs mois, était aussi blonde et avait les yeux aussi bleus que n'importe quel Aryen. Pourtant, elle était soumise aux lois opprimant les Juifs. Il n'y avait rien de juste dans ces mesures de restriction.

Nous ne tardâmes pas à arriver devant le bâtiment qui avait brûlé – une synagogue. J'étais déjà passée devant de nombreuses fois. C'était un bâtiment massif en pierre, avec une grande fenêtre circulaire encastrée dans ce qui semblait être une tourelle, mais les flammes avaient tout carbonisé, ne laissant à la place de la fenêtre qu'un trou rond, comme l'orbite vide d'un cyclope. Une grande partie du toit s'était effondrée. La pierre était noircie, mais par endroits, l'intensité des flammes lui avait donné la couleur de la cendre. L'édifice, avec ses fenêtres et ses portes cintrées calcinées, était maintenant aussi laid que les arbres dénudés qui se dressaient en face de lui.

Nous n'osâmes pas nous approcher trop, car des membres des SA montaient la garde devant le bâtiment, empêchant de passer quiconque aurait pu vouloir le piller ou, peut-être, sauver quelque objet de valeur. Deux dames se tenaient derrière nous, des larmes coulant sur les joues alors même qu'elles se tamponnaient les yeux à l'aide de mouchoirs. À en juger par leurs sanglots étouffés, elles n'avaient pas envie d'attirer l'attention sur elles.

Elles s'éloignèrent d'un pas traînant, tandis qu'un jeune homme élégamment vêtu venait se placer à côté de moi et retirait son chapeau. Il était grand, ses cheveux, qui mêlaient les mèches blondes et les brunes, étaient séparés par une raie sur le côté et coiffés en arrière, comme ceux de la plupart des hommes. Il avait un beau visage, les yeux très écartés, et je

devinai au premier coup d'œil qu'il était intelligent et avait un côté rusé. Ces caractéristiques se dégageaient de sa posture rigide, de sa mâchoire contractée.

— Les SA y ont mis le feu avec de l'essence, et ensuite, ils ont essayé de jeter le rabbin dans les flammes, dit-il à voix basse tout en regardant fixement la synagogue. Il voulait sauver les rouleaux de la Torah.

Lisa et moi échangeâmes un regard, ne sachant que dire.

— Ce sont des chiens, tous autant qu'ils sont, continua-t-il. Ils ont fait arrêter le rabbin. Il finira à Dachau, c'est sûr. Les salauds !

Il se tourna vers nous.

— Qui êtes-vous ?

Je m'apprêtais à répondre mais Lisa vint se placer devant moi et dit :

— Cela ne vous regarde pas. Qui êtes-vous pour nous poser cette question ?

Étant l'introvertie, je restai silencieuse, un peu triste pour l'homme qui avait exprimé sa compassion pour le rabbin et avait déploré le tragique incendie. Par gentillesse, je lui souris et il plongea ses yeux dans les miens. L'espace d'un instant, une étincelle d'attirance jaillit entre nous et les poils se dressèrent sur mes bras.

— Je suis navré de vous avoir dérangées mais je ne vous oublierai pas, dit l'homme, soulevant son chapeau.

Après m'avoir adressé un dernier regard, il disparut au coin d'une rue derrière nous.

— C'était étrange, dis-je à mon amie tout en remontant distraitemment mes lunettes sur mon nez.

Le frisson électrique parcourait encore mon corps. Lisa se tenait à quelques pas de moi, calme, impertinente et chic. Je ne m'étais jamais trouvée jolie, je m'étais toujours jugée grande et dégingandée, avec des cheveux noirs peut-être un peu trop fournis. Mes lunettes ne m'aidaient pas non plus à avoir confiance en moi face aux garçons.

—Partons avant de nous faire remarquer davantage, dit Lisa, sous-entendant que nous l'avions déjà fait en observant simplement la synagogue.

Elle avait raison. Il fallait toujours marcher droit – être une bonne Allemande ou un bon Allemand, ne pas faire de vagues, ne pas faire d'histoires, car tout acte contraire à la loi était susceptible d'entraîner un malheur.

Comme nous partions, je demandai à Lisa :

—Que sont devenues nos amies juives ? J'ai peur pour elles, maintenant plus que jamais.

Derrière cette question se cachait un fait indiscutable : Lisa et moi n'étions pas d'accord avec les lois et les doctrines du Reich. Nous ne nous étions pas forgé ce point de vue un jour particulier, mais la propagande à la radio et dans les journaux contrôlés par l'État, les hommes qui partaient pour la guerre et ne revenaient jamais, le rationnement, la tension grandissante dans l'air nous avaient permis d'arriver à cette conclusion. Nous comprenions silencieusement quelles étaient les conséquences de cette façon de penser ; mais que pouvions-nous faire face aux nazis ?

Tandis que nous marchions dans Munich, nous constatâmes la destruction perpétrée au nom de la « protection » de la propriété juive – le pillage des biens par les SA et par d'autres. Nombreux étaient ceux qui étaient sortis pour voir les dégâts, avançant comme des morts-vivants comme ils passaient devant des vitres brisées, des vitrines brûlées, des magasins pillés. Lisa et moi savions que le monde était en train de changer, en mal.

Au restaurant Schwarz, les vitres avaient été brisées ; la boutique d'Adolf Salberg, sur Neuhauserstrasse, avait été incendiée – la grande enseigne indiquant *Salberg* n'était plus qu'une masse métallique tordue ; la boutique de chapeaux et d'accessoires de Heinrich Rothschild avait été vandalisée et des mots contre les Juifs avaient été écrits à la chaux

sur les vitres ; le disquaire Sigmund Koch avait été pillé ; les vitrines cassées au magasin d'ameublement et d'œuvres d'art Bernheimer ; et, le plus consternant de tout, peut-être, le grand magasin populaire Uhlefelder, sur Rosental, avait été pillé et vandalisé.

Mon père travaillait pour l'un des rares commerçants juifs restants de Munich. Lisa et moi le trouvâmes debout sur le trottoir, devant les vitres brisées de la pharmacie. Des tessons de verre, semblables à des diamants fracturés, jonchaient le sol.

—Que fais-tu ici ? me demanda mon père d'un ton sévère quand nous nous approchâmes de lui.

Sa large mâchoire, si caractéristique des hommes de sa famille russe, était contractée.

—Ta mère t'a envoyée chercher du fil à tricoter, elle ne t'a pas envoyée traîner dans les rues.

Il prit un balai posé contre la devanture de la boutique et pointa le manche sur nous.

—Rentrez à la maison ! Tout de suite ! Vous en avez assez vu.

M. Bronstein, le patron de mon père, passa la tête par la fenêtre aux vitres brisées. Ses traits tirés, ses yeux rouges et ses mains tremblantes trahissaient la douleur provoquée par la destruction de son commerce. Deux Chemises brunes passèrent dans la rue sans se presser. Mon père laissa tomber le balai par terre, nous saisit par les épaules, Lisa et moi, et nous murmura de ne pas bouger.

—Êtes-vous juif ? cria l'un des hommes de l'autre bout de la rue.

Mon père secoua la tête mais les regarda tous deux d'un air de défi.

—Allez-y, alors, ordonna l'homme, s'avançant vers nous, une main posée sur l'étui de son pistolet. Où est Bronstein ?

Le propriétaire de la boutique, petit et maigre, apparut dans l'embrasure de la porte. L'homme se rua sur lui, le poussa à l'intérieur, et hurla :

—Nettoie ton désordre, sale Juif ! C'est comme ça que tu tiens ton commerce ? Eh bien, ça ne durera pas ! Tu dois payer pour ces dégâts.

Le bruit d'une claque et un cri se firent entendre dans le magasin.

Mon père nous fit faire demi-tour sur le trottoir et nous fit prendre la direction de notre immeuble, nous guidant de ses bras tremblants. Nous retournâmes chez nous en silence. Tandis que nous approchions de notre porte, je pris conscience que, dans la nuit, l'Allemagne avait choisi la mort plutôt que la vie.

Le fil à tricoter était oublié.